

## **Le défaitisme révolutionnaire, par Jean-P. Joubert.**

**Numéro 23, septembre 1985.**

La formule du « *défaitisme révolutionnaire* » — une de celles qui ont fait s'entredéchirer les socialistes au début de ce siècle dans des réunions obscures — est sans doute l'une des rares à avoir connu un étonnant destin. Aucune n'est plus universellement connue, voire employée dans le cours des décennies suivantes. Aucune non plus n'est l'objet d'autant d'interprétations différentes, voire contradictoires — et nous ne prenons pas ici en compte son interprétation « *vulgaire* » et à la limite policière, qui fait du « *défaitiste* » un agent de l'ennemi.

L'étude des textes de Trotsky sur la deuxième guerre mondiale nous a conduits à nous interroger sur la signification précise — voire les significations — de cette formule, sa place dans l'arsenal théorique des organisations communistes ou révolutionnaires en général, depuis son apparition dans l'empire tsariste au moment de la guerre russo-japonaise jusqu'à l'éclatement en 1939 de la seconde guerre.

\*\*

Lorsqu'éclate la guerre russo-japonaise en 1904, Lénine se prononce immédiatement pour la victoire du Japon, incarnation à ses yeux du progrès capitaliste, sur la réaction tsariste.<sup>1</sup> Le 14 janvier 1905, il se félicite de la chute de Port-Arthur : pour lui, l'Asie « *progressiste* » et « *avancée* » vient de porter un coup irréparable à la vieille Europe « *réactionnaire* » et « *arriérée* » ; en battant l'autocratie tsariste, la bourgeoisie japonaise a réalisé un travail « *révolutionnaire* » dont le prolétariat international ne peut que se réjouir.

Lénine n'est pas isolé. Non seulement la quasi-totalité des partis de l'Internationale, mais une importante fraction de la bourgeoisie russe pense comme lui et ont souhaité une défaite tsariste dont ils ont pensé que pourraient sortir des changements révolutionnaires. C'est au fond d'ailleurs la reprise du « *vieux point de vue* » de Marx et Engels qui souhaitaient en leur temps la victoire des jeunes bourgeoisies engagées dans une lutte progressiste contre les classes précapitalistes et considéraient que le prolétariat, tout en s'organisant et combattant pour son propre compte, devait les considérer comme des alliés.<sup>2</sup> On sait en outre que Marx et Engels considéraient la Russie comme « *la plus grande réserve de la réaction* », centre et forteresse de la contre-révolution en Europe. Ils étaient donc avant tout «

---

<sup>1</sup> Voir en particulier les trois articles de Lénine : « *La chute de Port Arthur (14 janvier 1905)* », « *Le capital européen et l'autocratie* » (5 avril 1905), « *La débacle* » (9 juin 1905).

<sup>2</sup> Marx et Engels n'ont pas élaboré « *de théorie spécifique de la guerre*. Faisant leur la formule de Clausewitz, ils considéraient -a guerre comme « *la poursuite de la politique par d'autres moyens* ». Leur politique dans une guerre donnée n'était pas définie en fonction d'une théorie a priori mais à partir d'une analyse concrète du conflit. Ils s'interrogeaient pour définir le camp dont la victoire serait la plus avantageuse pour la classe ouvrière. Durant la guerre civile américaine Marx prit position pour la victoire du Nord contre le Sud esclavagiste. On connaît la formule d'Engels en 1866 : « *mon plus grand désir est que la Prusse se fasse battre, il y aurait alors une révolution à Berlin* ». En 1870, Engels a commencé par soutenir les intérêts nationaux de l'Allemagne contre l'Empire français. Mais en même temps, il recommande à la Social-démocratie allemande de conserver sa pleine indépendance et approuve la décision de W. Liebknecht et A. Bebel de voter contre les crédits militaires. Mais sitôt l'unité allemande assurée et le second Empire renversé, Engels modifie radicalement sa position. Estimant que la poursuite de la guerre a désormais pour objectif la prépondérance des Junker prussiens en Allemagne et de l'Allemagne prussifiée en Europe, il se place du côté de la guerre de défense française dont il pense qu'elle peut devenir un facteur révolutionnaire.

contre le tsarisme », pilier de la Sainte-Alliance de 1815, dans les bras de qui se jetteraient éventuellement, pour faire face au péril révolutionnaire, tous les gouvernements européens. En 1848, ils ne cessent de répéter la nécessité pour la démocratie de faire contre le tsarisme une « *guerre révolutionnaire* » pour « *supprimer ce cauchemar* » : l'autocratie russe abattue, les forces de la démocratie en Europe s'en trouveraient libérées et la révolution prolétarienne accélérée <sup>3</sup>.

Lénine ne semble donc pas innover en 1904 avec son « *défaitisme révolutionnaire* ». Mais il n'en est pas de même quand il reprend la formule en 1914 à propos de la guerre mondiale. Certes, la caractérisation de cette guerre comme une guerre « *impérialiste* » plonge ses racines dans tout le patrimoine d'idées de la IIe Internationale et notamment ses décisions de Stuttgart et de Bâle. Mais les divergences apparaissent sur cette base commune, dès qu'il s'agit de l'action. Le célèbre amendement présenté par Lénine, Rosa Luxemburg et Martov à Stuttgart, qui fait obligation aux socialistes d'utiliser la crise engendrée par la guerre pour « *agiter les couches populaires* » et « *précipiter la chute de la domination capitaliste* », exprime en réalité l'opinion de la gauche internationaliste, plus que celle de l'organisation dans son ensemble <sup>4</sup>.

C'est sur cette base que, dès la déclaration de guerre, partant du principe que « *lorsque deux voleurs se battent, qu'ils périssent tous deux* », Lénine définit une politique qu'il appelle « *défaitiste* », d'abord pour la seule Russie : le 24 août 1914, il écrit que le devoir de la social-démocratie russe est de mener un combat impitoyable contre le chauvinisme grand russe et que le moindre mal serait la défaite des armées tsaristes. <sup>5</sup> Déjà il généralise la formule et assure que, dans tous les pays impérialistes, le prolétariat doit « *souhaiter* » la défaite de « *son* » gouvernement et y contribuer. Il s'en explique clairement dans son article intitulé « *du défaitisme dans la guerre impérialiste* » :

« *Or, quand on parle d'actes révolutionnaires en temps de guerre contre le gouvernement de son pays, il est indubitable, incontestable qu'il s'agit non seulement de souhaiter la défaite de ce gouvernement mais d'y concourir effectivement [...] La révolution en temps de guerre, c'est la guerre civile, or la transformation d'une guerre de gouvernement en guerre civile est facilitée par les revers militaires, par les défaites des gouvernements ; d'autre part, il est impossible de contribuer à cette transformation en guerre civile si l'on ne pousse pas du même coup à la défaite* ». [...] <sup>6</sup>

---

<sup>3</sup> Voir en particulier l'article de G. Haupt et Claudie Weill « *Marx et Engels devant le problème des nations* ». Voir également *Les socialismes français et allemand et le problème de la guerre*, Milorad Drachkovitch, Genève 1953, pp. 221-244.

<sup>4</sup> Milorad Drachkovitch, op. cit., pp. 323-330.

<sup>5</sup> Lénine, Œuvres 21, p. 12, « *Les tâches de la social-démocratie révolutionnaire dans la guerre européenne* ».

<sup>6</sup> Cet article a été écrit par Lénine, le 26 juillet 1915, en réponse à une polémique de Trotsky (Naché Slovo n° 105) qui avait écrit que « *le désir d'une défaite de la Russie est une concession que rien n'appelle et ne justifie à la méthodologie politique du social-patriotisme, lequel substitue à la lutte révolutionnaire contre la guerre et les conditions qui l'ont engendrée, une orientation extrêmement arbitraire, en pareille situation, sur la ligne du moindre mal* ». Cette réponse, écrite dans le feu d'une vigoureuse polémique, sera par la suite fréquemment utilisée contre Trotsky. Lénine, manifestement inspiré par l'exemple de la Commune de Paris et de la Révolution russe de 1905, estime que le prolétariat doit « *concourir effectivement à la défaite* ». Il s'empresse pourtant de préciser que cela ne signifie nullement que « *l'on veut la victoire de l'Allemagne* », que c'est une « *ineptie* » de considérer que cela signifie que « *l'on veut la victoire de l'Allemagne* » et exclut catégoriquement comme allant de soi et même comme ridicule le sabotage militaire en tant que moyen du défaitisme révolutionnaire. Il écrit qu'« *un lecteur perspicace* » verra bien qu'il n'est nullement question de « *faire sauter les ponts* », d'« *organiser des mutineries militaires vouées à l'insuccès et, en général, d'aider le gouvernement à écraser les révolutionnaires* ». Lénine exclut l'emploi de moyens militaires spéciaux dont profite directement l'adversaire sans que la cause prolétarienne en soit avancée.

On peut, en schématisant, dire que Lénine emploie alors le terme de « *défaitisme* » dans un double sens. Il signifie d'abord que le prolétariat, dans sa lutte contre son propre gouvernement, ne doit pas s'arrêter devant l'éventualité d'une défaite qui serait précipitée par l'agitation révolutionnaire. Il estime par ailleurs que la défaite militaire de « *son* » gouvernement facilite la guerre civile du prolétariat. Lénine a-t-il considéré la formule comme un « *mot d'ordre* » ? A-t-il considéré que l'attitude qu'il définissait était susceptible de peser à court terme sur les événements ? En d'autres termes, sa polémique autour de la formule s'adressait-elle aux militants socialistes ou aux masses ? Il a donné la réponse après la guerre en disant qu'il était « *impossible de « répondre » à la guerre par la révolution au sens littéral du terme* », précisant :

*« Il faut expliquer aux gens la situation réelle, combien est grand le mystère dont la naissance de la guerre est entourée et combien l'organisation ordinaire des ouvriers, même si elle s'intitule révolutionnaire, est impuissante devant une guerre imminente. Il faut expliquer aux gens, de la façon la plus concrète, comment les choses se sont passées pendant la dernière guerre et pourquoi il ne pouvait en être autrement. Il faut expliquer notamment l'importance de ce fait que la question de la « défense de la patrie » se pose inévitablement et que l'immense majorité des travailleurs la tranchera inévitablement en faveur de sa bourgeoisie ».*<sup>7</sup>

Impossible donc de résumer la position de Lénine par la seule formule « *défaitiste* ». Le *défaitisme* révolutionnaire est pour lui la conséquence d'une ligne stratégique — qu'il n'est pas seul à préconiser — la « *transformation de la guerre impérialiste en guerre civile* ». A regarder ses textes de près, les références au « *défaitisme* » ne sont pas aussi nombreuses qu'a pu le faire croire son succès ultérieur chez les commentateurs. En revanche, il martèle sans cesse celle de la « *transformation de la guerre impérialiste en guerre civile* ». Finalement il ne fait nullement de l'acceptation du « *défaitisme révolutionnaire* » une condition ou un préalable de l'action commune : la formule ne se trouve ni dans les propositions d'unité qu'il adresse en 1915 au groupe *Naché Slovo*, ni dans le projet de résolution et de manifeste de la « *Gauche de Zimmerwald* ». Zinoviev, qui, on le sait, fut alors son fidèle porte-plume, définit la politique de Lénine pendant la guerre, dans sa préface de 1918 à *Contre le Courant*, en ces termes :

*« Transformer la guerre impérialiste en guerre civile, tel fut le mot d'ordre essentiel que nous lançâmes dès le début de la guerre. [...] Ce fut pour nous une très grande satisfaction que de recevoir, à la fin de la première conférence de Zimmerwald, une lettre de Karl Liebknecht qui se terminait ainsi : « La guerre civile et non la paix civile, voilà notre mot d'ordre »*<sup>8</sup>.

Il apparaît ainsi que le « *défaitisme révolutionnaire* » de Lénine — qui n'est pas un mot d'ordre — n'est que l'une des positions défendues pendant la guerre par les révolutionnaires et internationalistes. Liebknecht, Rosa Luxemburg, Trotsky n'ont pas fait leur cette formule. Ils se prononcent cependant sans ambiguïté contre les camps impérialistes en présence, contre tout vote des crédits de guerre, toute « *paix civile* », pour la lutte de classe irréconciliable en temps de guerre. Ils mettent l'accent sur la victoire de la révolution qu'ils opposent à la victoire militaire de leur propre impérialisme, mais ne préconisent sa défaite que face à la révolution.

Or, en 1918, au cours du débat sur la paix de Brest-Litovsk et dans une polémique avec un orateur socialiste-révolutionnaire, Lénine affirme nettement :

---

<sup>7</sup> Lénine, « *Notes sur les thèses de notre délégation à la Haye* », 4 déc. 1922, (Œuvres, 33, p. 461.

<sup>8</sup> *Contre le courant*, p. 10.

« *Nous étions défaitistes sous le tsar, nous ne l'étions plus sous Tséreteli et Tchemov* »<sup>9</sup>.

Bien entendu, le fait de ne « *plus être défaitiste* » — et on chercherait vainement la formule sous la plume de Lénine à partir de la révolution de février 1917 — ne signifie nullement un ralliement au « *défensisme* ». Contre ceux des bolcheviks qui ont cru pouvoir franchir ce pas, il réaffirme nettement, dans sa lettre d'adieu aux ouvriers suisses, son refus de la défense nationale :

« *Nous demeurons fidèles, sans réserve, à la déclaration que nous avons faite le 13 octobre 1915, dans le n° 47 de l'organe central de notre parti Le Social-démocrate, qui paraissait à Genève. Nous y disions que, si la révolution triomphait en Russie et si un gouvernement républicain désireux de continuer la guerre impérialiste, la guerre en alliance avec la bourgeoisie d'Angleterre et de France (...) accédait au pouvoir nous serions ses adversaires résolus, nous serions contre la « défense de la patrie » dans cette guerre* »<sup>10</sup>.

Au moment du putsch de Kornilov, à quelques semaines de l'insurrection d'octobre, il polémique :

« *Aller jusqu'à admettre le point de vue de la défense nationale (comme Volodarsky) ou jusqu'à faire bloc avec les socialistes révolutionnaires, jusqu'à soutenir le gouvernement provisoire (comme d'autres bolcheviks) c'est, j'en ai la conviction faire preuve d'absence de principes. (...) Nous ne deviendrons partisans de la défense nationale qu'après la prise du pouvoir par le prolétariat, après avoir offert la paix, après avoir dénoncé les traités secrets et rompu toute attache avec les banques. Après seulement* »<sup>11</sup>.

Le fait que Lénine, tout en condamnant fermement le « *défensisme* », ne préconise plus le « *défaitisme* », signifie-t-il de sa part un abandon de sa politique antérieure ? Nullement. Contrairement à ce qui se passait en 1914 et 1915, Lénine, en 1917, ne s'adresse plus aux petits groupes restreints de militants ou de cadres, mais aux masses. Il ne s'agit plus d'une clarification idéologique, mais de la marche à la conquête du pouvoir. On peut en trouver un autre exemple dans son attitude à l'égard des mots d'ordre de « *paix* ». Après les avoir énergiquement combattus, essentiellement parce qu'ils étaient utilisés dans une orientation « *pacifiste* », il les reprend maintenant en les liant à la revendication du pouvoir : le gouvernement provisoire, lié à l'impérialisme, ne peut arrêter la guerre ou en changer le caractère. Pour une paix durable, démocratique, sans annexion, il faut que le pouvoir d'Etat passe aux mains des soviets de députés ouvriers.

Dès 1917 se dessine une autre formulation, significative de la modification de la situation elle-même : Lénine commence en effet à poser le problème de la « *guerre révolutionnaire* ». Les défaites de l'impérialisme tsariste ? Elles ont eu lieu et elles ont donné naissance à une situation révolutionnaire. Le défaitisme a contribué à transformer la guerre impérialiste en guerre civile. Il n'est plus une formule valable dans une situation de guerre civile ouverte ou en passe de le devenir. Lénine pose donc la question de la guerre révolutionnaire puisque la défense de la patrie et la guerre révolutionnaire seront bientôt à l'ordre du jour. Il l'avait écrit dans sa lettre d'adieu aux ouvriers suisses :

« *Nous avons nettement et clairement répondu dans le numéro 47 du Social-démocrate à une question qu'on est amené tout naturellement à se poser : que ferait notre parti si la révolution le portait sur le champ au pouvoir ?* »<sup>12</sup> *Nous aurions à soutenir une guerre révolutionnaire contre la bourgeoisie*

---

<sup>9</sup> « *Discours de clôture de Lénine sur le rapport concernant la ratification du traité de paix* », 15 mars 1918, Œuvres 27, p. 198.

<sup>10</sup> Lénine, « *Lettre d'adieu aux ouvriers suisses* », 26 mars 1917, Œuvres 23, p. 396.

<sup>11</sup> Lénine, « *Lettre au C.C. du P.O.S.D.R.* », 12 septembre 1917, Œuvres 25, p. 311.

<sup>12</sup> Martynov, « *The Great Proletarian Leader* », Communist International n° 1, New Series, February 1924, p. 41 et Zinoviev, « *War and Leninism* », idem, n° 6, June 1924, p. 6-7.

*allemande, et pas seulement allemande. Cette guerre, nous la ferions. Nous ne sommes pas des pacifistes. Nous sommes les ennemis des guerres impérialistes pour le partage du butin entre capitalistes, mais nous avons toujours déclaré qu'il serait absurde pour le prolétariat révolutionnaire de répudier les guerres révolutionnaires qui peuvent se révéler indispensables dans l'intérêt du socialisme ».*

\*\*\*

Le terme de « *défaitisme* » n'est pratiquement plus utilisé durant les six années qui suivent la révolution d'Octobre, dans aucun texte majeur de Lénine ou de l'Internationale communiste. Il ne figure pas dans les résolutions des quatre premiers congrès de l'I.C. ; on ne la trouve ni dans la revue L'Internationale communiste, ni dans les « *21 conditions* ». Les principaux textes programmatiques du parti bolchevique et de l'Internationale communiste sur la guerre : résolution du 8e congrès du parti Bolchevik, Manifeste du 1er congrès de l'I.C., Manifeste et Programme du 2e congrès de l'I.C., Thèses du 3e congrès, rapport sur la guerre au 4e congrès, Manifeste du 5e congrès, ont tous été rédigés par Trotsky et adoptés sans amendements. Ils ne reprennent pas la formule du « *défaitisme révolutionnaire* » mais centrent l'argumentation autour de la « *transformation de la guerre impérialiste en guerre civile* » et de la formule de Karl Liebknecht : « *L'ennemi principal est dans notre propre pays* ».

Le terme reparaît pourtant sous la plume de Zinoviev au cours de la lutte engagée par la troïka Zinoviev-Kamenev-Staline contre Trotsky et le « *trotskysme* » et pour la « *bolchevisation* » des partis communistes. Après six ans d'éclipse, ce n'est sans doute pas un hasard s'il est à nouveau employé au lendemain de la mort de Lénine dans un article de L'Internationale communiste qui revient avec complaisance sur les divergences passées entre Lénine et Trotsky. Par la suite, le « *défaitisme révolutionnaire* » est systématiquement mis en avant comme canon du « *léninisme* » contre le « *trotskysme* ». Le VIe congrès de l'I.C. adopte en août 1928 des « *Thèses sur la lutte contre la guerre impérialiste et les tâches des communistes* », qui précisent :

*« Le prolétariat lutte quand il y a guerre entre des Etats impérialistes ; son point de vue est alors celui du défaitisme à l'égard de son propre gouvernement ; il veut transformer la guerre impérialiste en guerre civile contre la bourgeoisie. Le prolétariat des pays impérialistes adopte la même position de principe quand il s'agit d'une guerre d'oppression dirigée contre un mouvement national révolutionnaire, et notamment contre les peuples des colonies ; le prolétariat doit se conduire de la même façon s'il y a guerre révolutionnaire des impérialistes menaçant la dictature prolétarienne »<sup>13</sup>.*

Adoptée en pleine « *troisième période* », cette résolution omettait de préciser ce que serait la politique des communistes dans un conflit impérialiste où l'Union Soviétique serait alliée à un groupe de belligérants. Le problème allait bientôt se poser concrètement après la prise du pouvoir par Hitler en Allemagne. On connaît la réponse de l'Internationale stalinisée, qui décida qu'une guerre dans laquelle l'Union Soviétique luttait pour son existence n'était pas une guerre « *impérialiste* » et appela en conséquence les travailleurs des pays alliés à l'U.R.S.S. à l'union sacrée avec leurs propres classes dirigeantes afin de défendre la « *patrie socialiste* ».

\*\*\*

Avec le tournant de l'I.C. dans les années 30, le « *défaitisme révolutionnaire* » devient une formule autour de laquelle débattent les adversaires de la guerre comme du stalinisme. Elle divise en particulier les partisans de Trotsky dans la L.C.I. et la IVe Internationale.

---

<sup>13</sup> Thèses et Résolutions du Ve Congrès de Paris, p. 113, 17 juillet-1er septembre 1928.

Le texte fondamental, intitulé « *La guerre et la IVe Internationale* » a été publié dans le tome 4 des Œuvres. Il s'agit d'un projet préparé par Trotsky, puis modifié au cours de discussions qui ont duré plusieurs mois, une contribution à l'élaboration de la plateforme de la IVe Internationale.

Relevons d'abord que Trotsky n'avait pas jugé nécessaire, dans un texte, pourtant long, destiné à fixer les positions programmatiques de la IVe Internationale, d'utiliser le terme de « *défaitisme* ». Nous ne possédons certes pas sur cette question tous les documents nécessaires à une mise au point définitive. Nous disposons pourtant de plusieurs éléments : on trouve dans les archives de Trotsky à Harvard la version primitive du paragraphe 51 des Thèses, rédigée par Trotsky et ainsi libellé :

51 - « *Le défaitisme n'est pas un quelconque mot d'ordre pratique autour duquel on peut mobiliser les masses pendant la guerre. La défaite de sa propre armée nationale peut être un but dans un cas unique : quand il s'agit d'une armée capitaliste combattant contre un Etat ouvrier ou marchant sur une révolution qui se développe. Mais quand il s'agit d'une lutte entre deux pays capitalistes, le prolétariat d'aucun des deux ne peut se fixer pour « tâche » la défaite de sa propre armée nationale* »<sup>14</sup>.

Bauer, dirigeant de la section allemande, avec le soutien de Leonetti, reprochait à Trotsky de prendre là trop de distance vis-à-vis du « *défaitisme révolutionnaire* » au nom de la défense de l'U.R.S.S. et a probablement proposé un amendement. Un écho de ce débat se trouve dans une lettre de Bauer retrouvée dans les archives de Abem à la bibliothèque d'histoire sociale de New York. Il existe également une lettre de Trotsky au secrétariat international, datée du 5 janvier 1934. On y trouve les lignes suivantes :

*« Je ne puis accepter l'amendement concernant le défaitisme :*

*a) parce qu'il dit que nous devons désirer la défaite sans dire si nous devons faire quelque chose et quoi précisément pour l'amener : les S.D. émigrés sont pleins du désir que quelqu'un batte Hitler et les libère de la nécessité de faire quelque chose.*

*b) parce que la formule défaitiste de Lénine de 1914-1916 n'avait encore rien à voir avec la guerre entre Etats capitalistes et Etat ouvrier et n'introduisait pas les déductions qui en découlent. Sous Kerensky, Lénine affirmait déjà « Nous ne sommes plus défaitistes ». Mais puisque mes distinctions du premier passage du paragraphe 51 vous inquiètent, je les biffe totalement, peut-être réussirons-nous à nous entendre ultérieurement sur les précisions nécessaire »<sup>15</sup>.*

\*\*\*

C'est l'existence de l'Etat ouvrier qui, pour Trotsky, constituait le problème nouveau auquel il fallait apporter une réponse. Depuis longtemps, Trotsky et l'Opposition de gauche avaient fermement défini leur position en cas d'attaque contre l'U.R.S.S. En 1926, répondant à Staline et Molotov qui prétendaient fermer la bouche de l'Opposition au nom du danger de guerre, Trotsky évoquait l'exemple de Clemenceau. (Ne se laissant impressionner ni par les persécutions gouvernementales, ni par les appels démagogiques à l'unité nationale, Clemenceau avait développé contre le gouvernement français à qui il reprochait sa pusillanimité une agitation systématique qu'il justifiait en expliquant que c'était précisément parce que les Allemands marchaient sur Paris qu'il était nécessaire de renverser le gouvernement afin d'assurer réellement la défense du pays). Trotsky expliqua que si comme résultat de l'incompétence et des atermoiements du gouvernement soviétique, l'ennemi impérialiste devait avancer jusqu'au cœur de la Russie, c'est précisément à ce moment que l'Opposition de gauche, en tant

---

<sup>14</sup> Harvard, V. 84.

<sup>15</sup> Lettre de Trotsky au S.I. Harvard, 8009. Cette lettre ne se trouve pas dans les Œuvres, les volumes consacrés à l'année 1934 ayant été publiés avant l'ouverture des archives de Harvard.

que défenseur le plus résolu de l'Union soviétique, se devait d'intensifier ses efforts pour changer le régime.

En 1934, Trotsky est amené à préciser que, dans la guerre mondiale qui s'annonce, l'affaiblissement du mouvement révolutionnaire mondial résultant de la politique de Staline imposera vraisemblablement à l'U.R.S.S. l'alliance avec l'un ou l'autre des camps impérialistes en présence. Cette situation nouvelle exige une tactique appropriée. Trotsky écrit dans les Thèses :

*« Demeurant le défenseur déterminé et dévoué de l'Etat ouvrier dans sa lutte contre l'impérialisme, le prolétariat international ne deviendra cependant pas un allié des alliés impérialistes de l'U.R.S.S. Le prolétariat d'un pays capitaliste qui se trouve l'allié de l'U.R.S.S. doit conserver pleinement et complètement son irréductible hostilité au gouvernement impérialiste de son propre pays. En ce sens, sa politique ne sera pas différente de celle d'un prolétariat dans un pays qui combat l'U.R.S.S. Seulement, dans la nature des actions pratiques, il peut apparaître, en fonction des conditions concrètes de la guerre, des différences considérables. Par exemple, il serait absurde et criminel, en cas de guerre entre l'U.R.S.S. et le Japon, que le prolétariat américain sabote l'envoi de munitions américaines à l'U.R.S.S. Mais le prolétariat d'un pays combattant l'U.R.S.S. devrait absolument recourir à de telles actions : grèves, sabotages, etc. »<sup>16</sup>.*

Trotsky a-t-il, comme le disent les intéressés, fait les concessions exigées par Bauer et Leonetti ? Il semble en tout cas avoir reculé pour éviter le conflit. Il accepte en tout cas d'employer la formule de « défaitisme ». Mais il met en garde ses camarades contre un usage irréfléchi :

*« La formule de Lénine selon laquelle « la défaite est le moindre mal » ne signifie pas que la défaite d'un pays donné est un moindre mal que celle du pays ennemi, mais qu'une défaite militaire résultant du développement du mouvement révolutionnaire est infiniment plus bénéfique pour le prolétariat et le peuple tout entier qu'une victoire militaire assurée par la « paix civile ». Karl Liebknecht a donné une formule qui n'a pas été dépassée, de la politique prolétarienne en temps de guerre : « l'ennemi est dans notre propre pays ». [...] La transformation de la guerre impérialiste en guerre civile constitue la tâche stratégique générale à laquelle devrait être subordonné l'ensemble du travail d'un parti prolétarien pendant la guerre. [...] le mot d'ordre de paix n'est nullement en contradiction avec la formule stratégique du « défaitisme ». Au contraire [...] la lutte révolutionnaire pour la paix, prenant des formes toujours plus larges et plus courageuses, est le plus sûr moyen de « transformer la guerre impérialiste en guerre civile »<sup>17</sup>.*

Ainsi Trotsky n'est pas parvenu à faire adopter intégralement son Point de vue dans les thèses sur la IVe Internationale et la guerre. C'est désormais sur des questions particulières qu'il va être conduit à préciser ses positions. La première est celle des guerres « justes » et progressistes dans lesquelles la question du défaitisme ne se pose pas.

On sait que Lénine n'excluait nullement la possibilité de l'existence de « guerres justes », « progressistes », « nationales », « révolutionnaires » pour la « défense de la patrie ». Lénine s'en était expliqué à de multiples reprises durant la guerre, en particulier avec Inessa Armand et Zinoviev qui déduisaient du caractère « impérialiste » de la guerre le refus de soutenir les guerres « nationales ». Sans doute Lénine faisait remarquer que dans la présente guerre, ce caractère « national » était représenté « seulement » par la guerre de la Serbie contre l'Autriche et qu'il avait en conséquence un caractère secondaire ne modifiant pas le caractère général « impérialiste » de la guerre... Ces remarques essentielles de Lénine

---

<sup>16</sup> Œuvres 2, p. 168.

<sup>17</sup> Ibidem p. 74.

avaient peu d'importance pratique au moment où elles furent énoncées. Il n'en eut plus de même désormais.

Les événements d'Espagne fournissent à Trotsky l'occasion de préciser l'attitude des révolutionnaires dans une guerre civile dirigée contre une révolution qui se développe et alors que le gouvernement attaqué reste un gouvernement « bourgeois ». Devant la commission d'enquête sur les procès de Moscou, le 14 avril 1937, Trotsky est amené à répondre à la question de Stolberg : « *Avec quel camp êtes-vous à l'heure actuelle en Espagne ?* ». Il répond :

*« Tout trotskyste en Espagne doit être un bon soldat, du côté de la gauche. Naturellement, c'est là une question si élémentaire que vous savez qu'elle ne vaut pas la peine d'être discutée. [...] Un dirigeant de la classe ouvrière ne peut pas entrer dans un gouvernement bourgeois. Nous ne sommes pas entrés dans le gouvernement Kerenski, en Russie. Alors que nous défendions Kerensky contre Kornilov, nous ne sommes pas entrés dans son gouvernement. De même que j'ai déclaré être prêt à m'allier à Staline contre les fascistes, ou à Jouhaux contre les fascistes français. C'est une question élémentaire ».*

Puis Finerty pose la question suivante : « *Si vous étiez au pouvoir en Russie et si les loyalistes espagnols vous demandaient votre aide, poseriez-vous comme condition à votre aide l'octroi des terres aux paysans et des usines aux ouvriers ?* ». Trotsky répond :

*« Non. Pas comme condition, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. La première question serait celle de l'attitude du parti révolutionnaire espagnol. Je lui dirais : « Pas d'alliance politique avec la bourgeoisie », comme première condition. La seconde : « Vous devez être les meilleurs soldats contre les fascistes. » La troisième : « Vous devez dire aux soldats, aux autres soldats, et aux paysans : « Nous devons faire de notre pays le pays du peuple. Quand nous aurons gagné les masses nous chasserons la bourgeoisie, nous prendrons le pouvoir et nous ferons la révolution sociale. »<sup>18</sup>.*

Le 14 septembre 1937, Trotsky écrit un texte intitulé « *Contre le « défaitisme » en Espagne* ». Il s'agit de répondre aux questions posées par un militant de Los Angeles. Sans aller jusqu'à adopter la position de certains groupes qui ne voyaient dans la guerre civile qu'une lutte entre clans bourgeois rivaux — analogue à une « *guerre impérialiste* » — et prenaient position pour le « *défaitisme révolutionnaire* », un groupe de militants américains s'élevaient contre tout soutien politique ou matériel au gouvernement bourgeois loyaliste<sup>19</sup>. Trotsky leur répond :

*« 1) La différence entre Negrin et Franco est la différence entre la démocratie bourgeoise pourrissante et le fascisme. 2) Partout et toujours, là où les ouvriers révolutionnaires ne sont pas dans l'immédiat assez fort pour renverser le régime bourgeois, ils défendent, contre le fascisme, même la démocratie bourgeoise pourrissante, mais, surtout, ils défendent leurs propres positions à l'intérieur de la démocratie bourgeoise. 3) Les ouvriers, cependant ne défendent pas la démocratie bourgeoise par les méthodes de la démocratie bourgeoise (Front populaire, blocs électoraux, coalitions gouvernementales, etc.), mais par leurs propres méthodes : c'est-à-dire par les méthodes de la lutte révolutionnaire de classe. C'est ainsi qu'en participant à la lutte militaire contre le fascisme, ils continuent à défendre en même temps leurs*

---

<sup>18</sup> *The case of Leon Trotsky* pp. 294-299.

<sup>19</sup> Dick Lorre était membre de l'aile gauche constituée dans le parti socialiste américain autour des militants trotskystes. La question posée était l'attitude des révolutionnaires à l'égard du gouvernement Negrin qui, avec le patronage de Staline, et sous l'œil bienveillant des gouvernements de Londres et de Paris, venait de frapper durement l'extrême-gauche et était en train de créer les conditions de la défaite dans la guerre contre Franco. Des militants, membres de *l'Appeal Association*, qui constituaient le groupe « *joerger-Salemme* », s'élevaient contre tout soutien « *politique ou matériel au gouvernement bourgeois loyaliste* ». cf., *La révolution espagnole*, p. 431.



*propres organisations, leurs droits et leurs intérêts contre le gouvernement démocratique bourgeois. [...] ».*

Trotsky précise : « *La défense de la démocratie bourgeoise contre le fascisme est seulement un épisode tactique subordonné à notre ligne laquelle est de renverser la démocratie bourgeoise et d'instaurer la dictature du prolétariat* ».

Pour tactique qu'elle soit, cette distinction n'en est pas moins essentielle aux yeux de Trotsky, qui ajoute :

« 7) *On peut nous objecter ceci : pendant une guerre entre deux Etats bourgeois, le prolétariat, quel que soit, dans son pays, le régime politique, doit adopter la position selon laquelle « la défaite de notre propre gouvernement est le moindre mal ». Cette règle n'est-elle pas également applicable à une guerre civile dans laquelle s'affrontent deux gouvernements bourgeois ? Elle ne l'est pas. Dans une guerre entre deux Etats bourgeois, l'objectif en jeu est une conquête impérialiste, non la lutte entre démocratie et fascisme. Dans la guerre civile espagnole, la question est : démocratie ou fascisme* ».

Cette distinction signifie que, pour Trotsky, on ne peut en Espagne être « *défaitiste* » pas plus qu'on ne peut être neutre, mais bien au contraire que l'on doit être « *défensiste* ».

« *Nous sommes « défensistes ». Les « défaitistes » ce sont Negrin, Staline et compagnie. Nous participons à la lutte contre Franco comme les meilleurs soldats, et en même temps, dans l'intérêt de la victoire sur le fascisme, nous faisons de l'agitation pour la révolution sociale et nous préparons le renversement du gouvernement défaitiste de Negrin* ».

Cette tâche « *défensiste* » ne se limite pas à ceux qui combattent en Espagne. Elle est une tâche internationale :

« 12) *Prenons un exemple : deux bateaux avec des armes et des munitions partent de France ou des Etats-Unis — un pour Franco, l'autre pour Negrin. Quelle devrait être l'attitude des travailleurs ? De saboter le transport des deux ? Ou celui pour Franco seulement ? Nous ne sommes pas neutres. Nous laisserons passer le bateau avec les munitions pour le gouvernement Negrin. Sans illusions, de ces balles, neuf sur dix seront dirigées contre les fascistes, au moins une contre nos camarades. Mais de celles qui sont destinées à Franco, dix sur dix seront dirigées contre nos camarades. Nous ne sommes pas neutres* »<sup>20</sup>.

Le second exemple porte sur le conflit sino-japonais. On sait depuis l'étude que Pierre Broué a consacrée à Chen Duxiu que cette question a profondément divisé les trotskystes chinois. D'emblée, Chen s'est placé sur une orientation « *patriotique* » qui provoque un tir nourri de critiques dénonçant son opportunisme et sa « *capitulation* ». Dès les premiers incidents, Trotsky s'est rangé du côté du grand révolutionnaire chinois : sa réaction est immédiate : un communiqué de presse fait connaître que les trotskystes du monde entier sont aux côtés de la Chine et du peuple chinois dans la juste guerre contre l'impérialisme japonais. Il écrit :

« *S'il existe au monde une guerre juste, c'est bien la guerre du peuple chinois contre ses oppresseurs. Toutes les organisations ouvrières, toutes les forces progressistes en Chine, sans abandonner leur programme ni leur indépendance politique doivent remplir jusqu'au bout leur devoir dans la guerre de libération, indépendamment de leur attitude à l'égard du gouvernement de Tchiang-Kai-chek* »<sup>21</sup>.

---

<sup>20</sup> Ibidem.

<sup>21</sup> Œuvres 14, interview en date du 30 juillet 1937, p. 216.

Le 11 août, dans une discussion avec Li Furen, il assure, tout en critiquant certaines formulations de ses camarades chinois :

*« Les organisations ouvrières du Japon n'ont pas le droit d'être patriotes, mais celles de Chine l'ont »*<sup>22</sup>.

Ces prises de position au début de la guerre sino-japonaise provoquent des levées de boucliers dans les rangs trotskystes auxquelles Trotsky répond fermement :

*« Nous n'avons jamais mis et nous ne mettrons jamais sur le même plan toutes les guerres. Marx et Engels soutenaient la guerre révolutionnaire des Irlandais contre la Grande-Bretagne, des Polonais contre le tsar, quoique, dans ces deux guerres nationales, les chefs étaient pour la plupart des bourgeois, parfois même des féodaux, en tout cas des réactionnaires catholiques. Quand Abd El Krim s'est soulevé contre la France, les démocrates et les social-démocrates ont parlé avec mépris de la lutte d'un « tyran sauvage » contre la « démocratie ». Le parti de Léon Blum soutenait ce point de vue. Mais nous, marxistes et bolcheviks, considérons la guerre des Rifains contre la domination impérialiste comme une guerre progressiste. Lénine a écrit des centaines de pages pour démontrer la nécessité de distinguer entre les nations impérialistes et les nations coloniales et semi-coloniales qui forment la grande majorité de l'humanité. Parler de « défaitisme révolutionnaire » en général, sans distinguer entre pays oppresseurs et peuples opprimés c'est faire du bolchevisme une misérable caricature et mettre cette caricature au service de l'impérialisme »*<sup>23</sup>.

Trotsky est particulièrement net sur l'exemple chinois mais il est possible de généraliser : dans d'autres textes, évoquant le cas d'une guerre entre la Grande-Bretagne impérialiste « démocratique » et un pays semi-colonial comme le Brésil au gouvernement « fascisant », il soutient que les révolutionnaires doivent défendre la guerre juste du peuple opprimé sans considérer la couleur politique de son gouvernement. De la même façon, lors de la guerre d'Ethiopie, il considère qu'il est juste de soutenir l'Ethiopie contre l'Italie sans souci du caractère réactionnaire et médiéval du gouvernement du Négus et tout en condamnant les « sanctions » qui sont l'expression de la politique des puissances impérialistes.

La question la plus complexe concerne bien évidemment le cas d'une guerre « impérialiste » dans laquelle l'U.R.S.S. se trouverait impliquée et alliée à l'un des camps impérialistes. La formule « défaitiste » de Lénine n'avait bien entendu pas été élaborée pour faire face à une situation de ce type. C'est sur cette question que rebondit en 1937 la discussion ouverte par les « thèses » de 1934. La déposition de Trotsky devant la commission Dewey d'enquête sur les procès de Moscou, en réponse à une question de Stolberg sur l'attitude qu'il préconiserait dans le cas d'une guerre où l'U.R.S.S. serait alliée à la France contre l'Allemagne est l'occasion de nouveaux débats... et de nouveaux conflits. Trotsky répond à Stolberg :

*« En France, je resterais en opposition au gouvernement et développerais systématiquement cette opposition. En Allemagne, je ferais tout mon possible pour saboter la machine de guerre... Ce sont deux choses différentes. En Allemagne et au Japon, j'emploierais, dans la mesure où je le pourrais, des méthodes militaires, pour combattre, arrêter et endommager la machine, la machine militaire, pour la désorganiser, tant au Japon qu'en Allemagne. En France, c'est l'opposition politique à la bourgeoisie et la préparation de la révolution prolétarienne. Toutes deux sont des méthodes révolutionnaires. Mais, en Allemagne et au Japon, mon objectif immédiat est la désorganisation de toute la machine. En France, l'objectif est la révolution prolétarienne »*<sup>24</sup>

---

<sup>22</sup> Ibidem p. 271.

<sup>23</sup> Œuvres 15. Lettre à D.Rivera, 23 septembre 1937, p. 268.

<sup>24</sup> The case of Leon Trotsky, p. 290.

Cette déclaration de Trotsky, développée dans un article de Klement de décembre 1937 entraîne une vigoureuse critique du dirigeant du P.S.R. belge Georges Vereeken, qui écrit, le 15 décembre 1937, que cette réponse laisse supposer que « *Trotsky n'épouse pas l'opinion que nous devons faire du défaitisme en France* ». Il poursuit, parlant de la section française :

« *Que doit faire le P.O.I. ? Il y a deux solutions qui, concrètement, reviennent à une seule. Le P.O.I. ne sabotera pas la machine de guerre de l'impérialisme français, ne fera pas de défaitisme, en un mot, il restera neutre en ce qui concerne la machine de guerre et cela signifie qu'il facilitera la victoire de l'impérialisme français, ou bien il sera conséquent avec lui-même et luttera pour le triomphe de « son » pays. Cela s'appelle intégrer l'union sacrée* »<sup>25</sup>.

A cette accusation majeure, c'est le secrétariat international qui répond par la bouche de Klement que Trotsky soutient sans réserve.

Klement s'en prend à la définition que Vereeken donne du défaitisme révolutionnaire qu'il identifie au sabotage militaire. Klement fait remarquer que cette définition n'est conforme ni à la position de Lénine en 1914-1916 ni à celle de la IVe Internationale qui a toujours souligné que le défaitisme ne consistait pas à « *faire sauter les ponts* » ou « *mener des actions terroristes contre l'Etat-major* », mais bien dans la continuation de la lutte des classes pendant la guerre. Or cette lutte sociale et politique ne revêt un caractère militaire qu'à son point culminant, celui de l'insurrection armée et de la guerre civile.

Klement et Trotsky polémiquent avec force contre l'identification faite par Vereeken du défaitisme révolutionnaire au sabotage. Ils y voient non seulement une définition erronée du défaitisme mais plus encore la manifestation du refus de prendre en compte le fait que la guerre qui vient, à la différence de la première, ne sera vraisemblablement pas « *impérialiste* » de tous les côtés. Le prolétariat se devait donc de reconnaître le caractère progressiste de l'un des camps et, partant, ne pouvait appliquer une seule et même tactique. Il se trouvait dans la situation difficile d'avoir à combiner le défaitisme révolutionnaire avec le soutien à des guerres progressistes, une situation d'autant plus difficile que staliniens et social-démocrates s'efforçaient de l'utiliser pour justifier l'union sacrée. Reconnaissant le caractère progressiste de certaines luttes, le prolétariat ne pouvait donc vaincre, comme dans les camps impérialistes au prix de la défaite militaire mais, bien au contraire, par la voie de la victoire militaire du camp conduisant une guerre juste (pays coloniaux et semi-coloniaux comme l'Abyssinie et la Chine, Etats ouvriers comme l'U.R.S.S., démocraties en guerre civile contre le fascisme comme en Espagne). Ce qu'il avait de neuf dans les précisions apportées par Trotsky devant la commission Dewey, c'était qu'il était nécessaire de compléter la recherche de la victoire du camp opprimé par l'utilisation du sabotage militaire dans le camp impérialiste adverse : les masses allemandes ou japonaises sabotent, par exemple, la machine militaire allemande pour défendre l'U.R.S.S. ou la machine japonaise pour défendre la Chine. Dans ce cas, les masses peuvent comprendre ce moyen d'action et la défaite militaire de son propre pays, loin d'être un mal même « *moindre* », peut alors devenir un objectif. Lorsque la guerre revêt un tel caractère, le prolétariat a le devoir non seulement de lutter pour la révolution à travers le « *défaitisme* », mais encore de saboter la machine militaire de l'impérialisme adverse au bénéfice de ses propres alliés.

Ces clarifications faisaient plus nettement ressortir la parenté entre la défense de l'U.R.S.S., celle des pays coloniaux et semi-coloniaux et dans les guerres civiles, de la défense de la démocratie. Elles permettaient également de distinguer soigneusement le défaitisme révolutionnaire du sabotage militaire qui est un moyen d'assurer la défense militaire immédiate de l'« *adversaire* » allié du prolétariat. Restait cependant à définir les tâches du prolétariat dans les pays impérialistes alliés à l'U.R.S.S.

---

<sup>25</sup> G. Vereeken, *La Guépéou dans le mouvement trotskyste*, Paris, 1975, p. 267.

Vereeken avait en effet accusé Trotsky, le secrétariat international et Klement, de préparer l'intégration du prolétariat dans l'union sacrée dans les pays alliés à l'U.R.S.S.

Dans une lettre à Jean van Heijenoort du 2 janvier 1938, dans laquelle il prend l'entière responsabilité de ses déclarations devant la commission Dewey, Trotsky précise que la question au cœur des divergences « *se réduit en somme à savoir si nous avons l'obligation de défendre l'U.R.S.S. [...] en cas de guerre sans sortir de l'opposition révolutionnaire et si oui par quels moyens* ». Soulignant que dans un conflit international sont mêlées des luttes réactionnaires et des luttes progressives et qu'il en résulte que les tâches du prolétariat sont combinées et nécessairement différentes selon les pays, Trotsky venait de préciser que le prolétariat avait le devoir de saboter la machine militaire de l'impérialisme au bénéfice de ses propres alliés conduisant une guerre juste. Klement précise cependant que le sabotage militaire en faveur de l'ennemi non-impérialiste de sa propre bourgeoisie ne saurait être étendu au bénéfice de son allié impérialiste. Il donne l'exemple d'une guerre dans laquelle l'U.R.S.S., alliée à la France serait en guerre contre l'Allemagne. Les ouvriers allemands devraient chercher à désorganiser le front de l'Est afin d'aider l'U.R.S.S. En revanche, dans la France alliée à l'U.R.S.S., et en Allemagne sur le front ouest, c'est le défaitisme révolutionnaire qui doit être la règle, défaitisme révolutionnaire qui ne comporte, rappelle Klement, ni sabotage, ni recherche de la défaite, mais implique la poursuite de la lutte des classes et combat pour la révolution sans s'arrêter à ses éventuelles conséquences.

Finalement l'essentiel des précisions que Trotsky et Klement apportent dans la polémique de 1937-1938 s'explique par leur conviction que la prochaine guerre sera mondiale et que l'U.R.S.S. y sera nécessairement impliquée, alliée à l'un des deux camps impérialistes. Dans ces conditions, la formule du « *défaitisme révolutionnaire* » n'est pas suffisante parce qu'elle ne répond pas avec précision à la question cruciale. C'est d'ailleurs effectivement sur la question de la « *défense de l'U.R.S.S.* » que la crise rebondit après la conclusion du pacte germano-soviétique. Sous la pression de l'opinion publique, une fraction importante du *Socialist Workers Party* des Etats-Unis dirigée par Burnham et Shachtman commence à expliquer que l'évènement est suffisamment important pour justifier la remise en cause de l'analyse traditionnelle sur la « *nature de l'U.R.S.S.* » et par conséquent sa « *défense* ». Trotsky voit dans le pacte une manœuvre sans principe, révélatrice de la faiblesse de la bureaucratie, pour échapper à la guerre, mais il ne pense pas que cet accord cynique — qui ne manque pas de précédents dans la politique de Staline — soit de nature à remettre en question la nature des bases sociales de l'U.R.S.S. Il continue à penser que, tout en poursuivant une lutte impitoyable pour préparer le renversement de l'oligarchie du Kremlin par les ouvriers et paysans soviétiques, la IVe Internationale doit, au-delà des péripéties des alliances et fronts militaires, par les méthodes de la lutte de classe révolutionnaire, défendre le régime social progressiste de l'U.R.S.S., les « *conquêtes d'Octobre* ». La question qui concerne ce débat est suffisamment connue et les documents accessibles pour que nous n'ayons pas à y revenir ici.

\*\*\*

Nous avons vu les raisons qui ont à plusieurs reprises poussé Trotsky à préciser parfois, et même à s'abstenir d'employer le mot de « *défaitisme* ». Mais dans le même temps, il se livre souvent à une défense vigoureuse de ce même « *défaitisme* » contre ceux pour qui la guerre qui vient sera une guerre entre « *démocratie* » et « *fascisme* », et qui pensent que le prolétariat doit se ranger dans le camp des démocraties.

Déjà, les thèses de 1934 insistaient sur le fait que la guerre ne serait pas un conflit entre démocratie et fascisme, mais une nouvelle lutte pour un repartage du monde et une redistribution des colonies. Elles indiquaient que l'un et l'autre camp compteraient parmi les Etats belligérants des Etats démocratiques comme des Etats fascistes et que, si les révolutionnaires avaient toujours le devoir de défendre la démocratie contre leur gouvernement, il ne pouvait en aucun cas être question de répéter la trahison sociale-démocrate en soutenant « *son* » impérialisme contre l'impérialisme étranger.

Dans le cours de la polémique de la fin des années 30, Trotsky avait été amené à démentir énergiquement l'interprétation selon laquelle il préconisait deux politiques distinctes, l'une dans les pays démocratiques et l'autre dans les pays fascistes, puisque la guerre allait être en dernière analyse non une compétition entre « *régimes politiques* » opposés mais une lutte sociale pour se repartager le monde, subjugué la Chine, reconquérir l'espace soviétique.

Le 11 mars 1939, polémiquant contre le groupe palestinien Haor qui faisait du défaitisme une obligation dans les seuls pays fascistes, et y renonçait dans les pays démocratiques, il qualifie cette position comme « *un pas dangereux vers le social-patriotisme* ». Il fait remarquer que cette position ne prend pas en compte la place de l'U.R.S.S. alors qu'il n'est pas exclu que Staline se range dans le camp de Hitler. Puis il critique la définition donnée par Haor du défaitisme conçu comme « *un système spécial et indépendant d'actions visant à provoquer la défaite* », ce qui lui paraît trop « *équivoque* » :

*« Ce n'est pas ça. Le défaitisme, c'est la politique de classe du prolétariat qui considère, y compris en temps de guerre, que son ennemi principal est dans son propre pays impérialiste. Le patriotisme, en revanche, est une politique qui situe l'ennemi principal hors de son propre pays. L'idée du défaitisme est en réalité la suivante : mener une lutte révolutionnaire intransigeante contre sa propre bourgeoisie en tant qu'ennemi principal, sans se préoccuper que cette lutte puisse aboutir à la défaite de son propre gouvernement. Dans le cas où elle résulte d'un mouvement révolutionnaire, la défaite de son propre gouvernement constitue un moindre mal. Lénine n'a jamais dit, et n'a jamais voulu dire autre chose. Il n'est même pas possible de parler d'une autre espèce de contribution à la défaite. Faut-il renoncer au défaitisme révolutionnaire dans les pays non-fascistes ? C'est là le nœud de la question : c'est là-dessus que l'internationalisme révolutionnaire tient bon ou s'effondre ».*

Cette question est reprise dans le dernier texte fondamental que Trotsky écrit sur la guerre : le « *Manifeste sur la guerre impérialiste et la révolution prolétarienne mondiale* » écrit en mai 1940, pour la conférence dite « *d'Alarme* », condamne le mot d'ordre de « *guerre pour la démocratie* ». Trotsky pose une fois de plus la question de savoir si la classe ouvrière doit aider les démocraties dans leur lutte contre le fascisme allemand. Sa réponse est sans ambiguïté :

*« C'est ainsi que la question est posée par de larges cercles petits bourgeois, pour qui le prolétariat ne reste jamais qu'un outil auxiliaire de telle ou telle fraction de la bourgeoisie. Nous rejetons cette politique avec indignation. Naturellement il existe une différence de confort entre les différents wagons du train. Mais, quand le train plonge dans un abîme, la distinction entre la démocratie décadente et le fascisme meurtrier disparaît devant l'effondrement de l'ensemble du système capitaliste ».*<sup>26</sup>

Pourquoi Trotsky n'emploie-t-il pas dans le Manifeste le terme de « *défaitisme révolutionnaire* » ? Nous savons qu'il ne refusait pas de l'employer de façon générale, tout en se refusant à en faire la formule magique et en particulier en n'en faisant jamais un mot d'ordre. Mais la formule de « *défaitisme* » n'avait-elle pas déjà connu en 1940 un destin singulier ? Elaborée par Lénine qui était alors le plus intransigeant des internationalistes, elle avait été ensuite utilisée, tant dans la IIIe que dans la IVe Internationale pour combattre le « *trotskyisme* » en l'opposant au « *léninisme* ». Trotsky n'avait sans doute que trop clairement conscience du contenu de ces polémiques pour se laisser enfermer dans une discussion d'autant plus sans objet que les problèmes posés par cette deuxième guerre — en liaison avec l'existence de l'U.R.S.S. en particulier — ne pouvaient être réglés par la meilleure des formules de la guerre précédente. Mais il n'avait non plus aucune raison d'abandonner cette partie de l'héritage de Lénine à ses adversaires.

---

<sup>26</sup> Trotsky, 26 mai 1940, *Sur la deuxième guerre mondiale*, p. 186, Paris 1974.